

Nicolas Bouvier, voyageur et moraliste

Autor(en): **Maggetti, Daniel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **20 (1991)**

PDF erstellt am: **25.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-260523>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NICOLAS BOUVIER, VOYAGEUR ET MORALISTE

[...] ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se resolt en fin à ce point, de nous apprendre à ne craindre point à mourir.

Montaigne, *Essais*, livre I, chap. XX

La lecture des récits de voyage de Nicolas Bouvier se solde le plus souvent, pour le critique qui choisit d'en rendre compte, par une série de considérations d'un même ordre: on se doit en effet de rendre hommage à une telle «restitution» du monde, à une si rare finesse dans l'approche de cultures différentes, à la transparence dont fait preuve ce pèlerin d'exception. Or, si ces remarques conviennent tout à fait aux premiers textes publiés par l'auteur genevois (*L'Usage du monde et Japon*), elles me paraissent ne s'appliquer qu'à un aspect certes important, mais moins central, des récits postérieurs, à savoir *Le Poisson-Scorpion* et le récent *Journal d'Aran*, ou des poèmes réunis sous le titre de *Le Dehors et le Dedans*¹. Ici, les contrecoups des illuminations survenues en chemin se font davantage sensibles: plus que d'une réalité dont il ne serait que le lieu de passage, c'est d'une certaine «découverte de soi» que le voyageur nous entretient. Ceylan ou l'Irlande sont alors comme des détonateurs grâce auxquels surgissent des constats intimes, mais sans qu'il y ait pour autant d'exhibition du Moi: l'introspection selon Bouvier est en nuances, ici étouffée, là contrecarrée, et ne retient pas l'attention du lecteur. En outre, loin de se peindre comme un être exceptionnel, l'écrivain-voyageur sonde plutôt des questions métaphysiques générales: il se pose en membre du genre humain, au milieu de créatures que réunit — dans une vision classique — la soumission à un seul destin, à cause de la fatalité de la mort. En traquant l'homme dans l'universalité de

sa condition, Bouvier se repousse au second plan en tant qu'individu historique.

Gérald Froidevaux souligne justement, dans un article récent², que «pour Bouvier, le voyage n'est pas une expérience propre à enrichir le voyageur, une aventure qui augmenterait son savoir ou sa connaissance; il est au contraire une anticipation toujours répétée de la mort, une diminution progressive qui allège le moi et le rend transparent au monde». Conclusion qui s'impose au bout du périple, lorsqu'on considère la trajectoire du voyageur dans son ensemble; mais cette dose de sagesse n'est pas tant le fruit d'une marche sereine et égale, que celui de la maîtrise progressive de l'idée de la mort, dont la première manifestation demeure liée à l'angoisse. Envisagée sous cet angle, l'œuvre de Bouvier est comme une quête ininterrompue; elle réunit des interrogations et des ébauches de réponse qui jamais ne sont définitives. Ce balancement est doublé d'autres décalages: entre l'expérience de la route et sa transcription, entre les «minutes heureuses» et l'écoulement du temps, entre «le dehors» du monde et «le dedans» de l'être.

Du point de vue formel, ce signe de tension interne, ce gage d'évolution qu'est la bipolarité se traduit de plusieurs façons. Signalons tout d'abord l'adoption de genres («Journal» et poème³) qui, plus aisément que la chronique, permettent de conjuguer l'expression du moi et l'enregistrement du voyage; cet effet est renforcé par l'émergence d'un lyrisme de plus en plus prononcé (comme dans les poèmes du «Dedans»). Quant aux récits, la «fissure» s'y élargit au fur et à mesure des publications. Si dans *L'Usage du monde* le lecteur doit attendre les dernières pages pour assister à la diffraction des voix du je-personnage et du je-narrateur⁴, l'écart est mis en évidence dès la *Chronique japonaise*, qui diffère sensiblement de *Japon* à cause de l'insertion de passages plus secrets, groupés dans un «Cahier gris», dont le statut narratif et le ton sont tout autres⁵. Dans *Le Poisson-Scorpion*, c'est par la récurrence de sentences et de commentaires que se manifeste l'instance narrative. Des vérités générales⁶ émaillent le récit où, sinon, le narrateur et le personnage se confondent. Par ces interventions, parfois lapidaires à la manière de maximes, Bouvier indique comment il faut lire son expérience. «Pesée» après la fin du voyage, elle lui a livré son sens; et l'écriture de fixer cette morale qui redonne

consistance aux scories du souvenir. Est-ce qu'ici aussi, comme chez d'autres écrivains romands du genre, si l'on en croit Gérard Froidevaux, «le but du voyage est que le voyage finisse»⁷?

L'intrication de l'histoire — les péripéties de l'ailleurs — et de son interprétation est particulièrement serrée dans le dernier texte en date, *Journal d'Aran et d'autres lieux*⁸. Bouvier, en jouant au diariste, parvient à gommer les seuils qui signaleraient le discours du narrateur, tels les changements de temps des verbes (passage du passé au présent) ou certains procédés de généralisation (phrases à la troisième personne, abondance de tournures neutres) si fréquents dans *Le Poisson-Scorpion*. Mais, pour être déguisée, l'oscillation entre le récit d'événements et leur évaluation *a posteriori* n'y subsiste pas moins. Une fois de plus, l'auteur adresse des clins d'œil à son lecteur par le biais d'exergues et de citations qui accentuent le caractère concerté et éminemment littéraire de ce prétendu journal de bord. A mes yeux, cette dernière production (surtout les pages consacrées à l'Irlande) se signale par une harmonie exceptionnelle entre les préoccupations personnelles de l'écrivain, le récit ponctuel d'un voyage, et la forme adoptée. Bouvier aboutit à une fusion de ces éléments qui, dans ses ouvrages antérieurs, donnaient lieu à des «polarisations» internes. Par exemple, contrairement à ce qui se passe dans *Le Poisson-Scorpion*, où l'initiation à ce dépouillement qui sera le fruit du séjour à Ceylan est longue et douloureuse, le départ pour l'Irlande se désigne comme une manière d'aller à la rencontre de *rien*: le «non-lieu» constitué par les îles d'Aran en plein hiver («ce «rien» qu'on m'avait promis», 49), est d'entrée l'objet d'une quête. Au fil des ans, le voyageur a appris que les richesses de l'univers (celles de *L'Usage du monde*) sont des cadeaux miraculeux qu'il ne peut que contempler, et que la réponse à ses incertitudes jaillira plus facilement de l'infime:

Dans ces paysages faits de peu je me sens chez moi, et marcher seul, au chaud sous la laine sur une route d'hiver est un exercice salubre et litannique qui donne à ce peu — en nous ou au-dehors — sa chance d'être perçu, pesé juste, exactement timbré dans une partition plus vaste, toujours présente mais dont notre surdité au monde nous prive trop souvent. (49)

Remarquons en passant un trait qui trahit la visée moraliste: élargie à la première personne du pluriel, l'expérience subjective du voyageur est analogue à celle de tout représentant de la race humaine. L'indigence du pays est à la mesure de l'insuffisance fondamentale de l'être, telle que Bouvier l'a vécue, et dont il est persuadé. Cette adéquation s'est réalisée ailleurs aussi, au Nord-Japon ou à Galle, mais jamais dans une telle continuité. La dénomination de «journal» vient sanctionner cet état des choses: c'est là par excellence le type de texte destiné à recueillir les bruissements du quotidien, les «petits riens» qui composent une journée. Les œuvres précédentes de Bouvier (chronique et récits, si l'on s'en tient à sa prose) suscitaient une autre attente, ne fût-ce que par leur insertion dans des catégories aux frontières du romanesque: même si en leur sein certains passages répondaient aux critères de ce journal⁹, l'intrigue y était soutenue, des paysages variés y défilaient, une chronologie progressive s'y déroulait. S'il est très éloigné des modèles canoniques du genre intime, le *Journal d'Aran et d'autres lieux* n'est pas moins l'aveu de nouvelles priorités. Le voyageur préfère désormais aux longs périple les moments d'arrêt, ceux où il est en tête-à-tête avec lui-même et avec ses failles; il se déplace encore, mais comme s'il allait d'une tour de Montaigne à l'autre... Dans les pages irlandaises du *Journal d'Aran* on retrouve, ce qui est significatif, un personnage amoindri physiquement, en proie à la maladie:

Buvant un thé brûlant, presque solide de sucre, j'écoutais en moi dégringoler la fièvre en me demandant ce que j'allais tirer de cette «leçon de moins». (32)

Rétrospectivement, tout le séjour apparaît marqué au même sceau:

Jamais en Irlande même je n'ai éprouvé un sentiment de plénitude. (51)

Se généralise donc un état-limite dont les occurrences sont nombreuses, que ce soit dans *L'Usage du monde*, riche en «coliques-cyclone»¹⁰, «fièvre de cheval»¹¹ et autres moments où «tout n'[est] plus qu'effondrement, refus, absence»¹², ou dans *Le Poisson-Scorpion*, où les endémiques «forte fièvre et vomissements continuels»¹³ s'accompagnent de troubles tels la «tête

qui se rebiffe à s'ouvrir et [...] fait mal»¹⁴, «les jambes qui tremblent et la nausée»¹⁵.

Dans cette fragilité, l'être est confronté à sa propre inanité — et au-delà de ce sentiment immédiat, à la mort qui l'attend. Comme mon préambule l'annonçait, l'inéluctabilité du trépas, entouré d'interrogations, me semble jouer un rôle grandissant dans les écrits de Bouvier. Certes l'érosion, la transparence, l'effacement permettent le passage du monde en soi; mais l'anéantissement complet, la disparition? Terme naturel, sans doute; toutefois, l'on a beau savoir que de «cette vie / si douce et si tuante [...] personne jamais n'en reviendra vivant»¹⁶, l'anxiété se mêle à l'intérêt que le voyageur porte aux ombres — à commencer par la sienne. La dernière section de *Le Dehors et le Dedans* en témoigne, la question est lancinante, qui martèle l'esprit du poète tant dans «Pesé, jugé léger», dont le titre déjà est très évocateur, que dans «La cuisine à minuit» ou dans «Sidéral»:

*Faut-il vraiment s'en aller là
où même arrosé d'astres
le figuier ne reverdit plus
si loin
dans un tel creux
comment vous dire?
quand nous reverrons-nous?*¹⁷

Bien que tempérées par le ton badin que Bouvier affectionne, des considérations liées à la mort traversent aussi les trois textes réunis dans le *Journal d'Aran et d'autres lieux*. Le texte sur l'Irlande s'ouvre par l'évocation du cimetière rassurant de l'abbaye de Clonmac-noise, dont selon saint Ciaran «l'enfer ne conna[ît] pas les morts» (13), et se clôt par le rappel de la formule «*Ashes to ashes and dust to dust*» (68), tournée en plaisanterie il est vrai. Les tombes de Corée (109-110) sont une autre occasion d'aborder l'échéance fatidique, tout comme le cortège funèbre chinois sur lequel le livre se referme, à mille lieues des cérémonies aseptisées des Occidentaux:

Rien chez nous n'est plus silencieux ni mieux lubrifié qu'une voiture-corbillard, ni plus étouffé que nos croque-morts avec leurs gants blancs et leurs visages de beurre. Silence et «blanc» frustrants pour qui a déjà pleuré la moitié de ses larmes, avalé la moitié de son chagrin. Faire une fête d'une défaite me paraît procéder d'un état d'esprit plus dynamique et confiant. (130)

Cette préoccupation constante, dont on vient de déceler les marques discrètes, a partie liée avec la magie, qui se déploie comme une variation sur le même thème: car que sont les gens du «side», les visiteurs de l'ombre irlandais, sinon des revenants, ou en tout cas des êtres qui ne sont pas soumis aux lois de la mort humaine? Et les «renardes» coréennes aux multiples incarnations? Le vexillaire de cet escadron d'enchanteurs serait le père Alvaro, le fantôme singulier dont la présence plonge *Le Poisson-Scorpion* dans une atmosphère fantastique et ténébreuse. Loin d'être un simple élément pittoresque ou ludique, la fascination — voire la peur — que Bouvier éprouve pour ces manifestations inexplicables me semble aussi témoigner de ses interrogations métaphysiques. Dans toute son œuvre, notre auteur ne perd pas une occasion pour dénoncer «cet esprit mécaniste et utilitaire qui aveugle et appauvrit l'Occident depuis Archimède et Léonard»¹⁸, et dans le *Journal d'Aran* le voilà qui remonte aux sources du mal, aux Romains, têtes carrées à l'origine de «ces systèmes qui réduisent la nature à des droites et à leur perpendiculaire» (16). La civilisation occidentale moderne lui paraît incapable d'offrir un quelconque soulagement à l'homme, impuissante face aux inquiétudes qui le taraudent. Jusque dans ses expressions de spiritualité, ainsi que l'attestent les opinions sur les missionnaires à Ceylan ou sur l'église catholique en Irlande, elle a privilégié des formes de pensée et des visions du monde qui «meublent» l'existence et l'enrichissent en surface, sans pénétrer au-delà. L'attention accordée aux incantations, aux enchanteresses et aux sortilèges est un indice de cette attitude: Bouvier montre à travers eux que des alternatives existent, que les sens uniques de notre pensée rationaliste ne sont pas nécessaires et absolus. Tributaire de l'Occident par son éducation et sa culture, il ne peut pas adhérer aux modèles qu'il évoque, mais soulève néanmoins la question d'un mystère que notre monde occulte parce qu'il ne saurait le résoudre. Derrière la trame qui, sous d'autres latitudes, tresse la magie et la mort, on devine le problème principal de l'*homo europaeus*, celui de vivre dans une civilisation qui n'a que le vide à lui offrir lorsqu'il est assailli par l'angoisse du néant, pourtant intimement liée à sa condition.

De nombreux voyageurs — Guy de Pourtalès ou Ella Maillart, pour rester en Suisse romande¹⁹ — se sont tournés vers l'ailleurs pour trouver des réponses dans la confrontation avec d'autres modes de vie, au moment où notre continent semblait dans le chaos. La quête de Bouvier naît, elle aussi, de la conscience d'une fracture dans notre monde, mais cette faille, ouverte au cœur de la vie humaine en tant que parcours existentiel et subjectif, est la conséquence du doute métaphysique plus que de l'incertitude socio-historique. Ainsi *Le Poisson-Scorpion*, notamment, évoque-t-il le voyage en des termes qui en font une métaphore de l'existence, comprise dans le sens d'une marche vers l'inconnu:

On ne voyage pas sans connaître ces instants où ce dont on s'était fait fort se défile et vous trahit comme dans un cauchemar. Derrière ce dénuement terrifiant, au-delà de ce point zéro de l'existence et du bout de la route il doit encore y avoir quelque chose. Quelque chose de pas ordinaire, un vrai Koh-i-Nor c'est certain pour être à ce point gardé et défendu. Peut-être cette allégresse originelle que nous avons connue, perdue, retrouvée par instants, mais toujours cherchée à tâtons dans le colin-maillard de nos vies²⁰.

A telle croisée des chemins, le voyage vous plume — la vie aussi; et comme le gyrovague sans défense dans une bourgade ceylanaise, l'homme vieillissant, en passe de tout perdre, tâtonne pour trouver un apaisement. L'analogie tracée entre les deux situations est frappante; d'ailleurs, les constatations contenues dans le passage cité sont tout aussi fondées si on remplace le verbe «voyager» par le verbe «vivre». L'errance et ses difficultés seraient une manière de pousser jusqu'au paroxysme les impasses de l'existence humaine, perçue alors sous son jour le plus élémentaire, partant le plus absurde. D'où, ensuite, la nécessité obsédante de chercher une issue. Après sa prise de conscience, Bouvier a privilégié les moments-limites, les ruptures, qui sont autant d'initiations possibles, de libérations espérées, parce que, privé de tout repère, l'être y est acculé à sa finitude:

On s'en va loin des alibis et des malédictions natales, et dans chaque ballot crasseux coltiné dans des salles d'attente archibondées, sur de petits quais de gare atterrants de chaleur et de misère, ce qu'on voit passer c'est son propre cercueil²¹.

Le voyageur avance ainsi avec une soif immense, mais avec une certaine foi aussi — bien qu'il ne puisse la faire tenir dans un credo. Une certitude — celle qui souffle que le «Koh-i-Nor» existe — est sentie, mais reste circonscrite dans la sphère de l'intuition; peut-être la vie a-t-elle un sens, peut-être connaît-elle une suite ou du moins participe-t-elle à une continuité insondable... La magie agirait dès lors comme un double signe. Elle dit que les mystères de la vie et de la mort demeurent incompréhensibles pour nous, appartenant à jamais à un autre ordre; elle est aussi un encouragement dans la quête d'une solution, dans la mesure où elle est la preuve tangible (partiellement, du moins...) de la possibilité du dépassement des «malédiction» occidentales.

Le recours à des pratiques étrangères aux nôtres (parmi lesquelles, dans un autre registre, brille le zen) fait partie de la retranscription opérée par le texte, qui constitue pour le voyageur «arrêté» (pour le narrateur-auteur) l'unique moyen de tisonner sa mémoire. Les souvenirs sont le seul viatique pour celui qui, revenu chez lui, s'enlise dans la vie et dans l'Occident; ils sont comme une garantie de la possibilité d'un ailleurs, de la vérité de ces illuminations entrevues et tout de suite perdues:

Si à tous ceux qui vieillissent on interdisait cette petite phrase «Vous souvenez-vous?», il n'y aurait plus de conversation du tout: nous pourrions tous, et tout de suite, nous trancher paisiblement la gorge²².

Les livres de Bouvier me semblent ainsi porter en leur centre l'opposition entre la célébration du monde et le doute quant à son sens, entre la hantise de la mort et la recherche d'une forme de survie dont la révélation est constamment différée, reportée, escamotée. Le pèlerin des steppes de l'Asie et le spécialiste du Japon y cèdent parfois le pas à un homme qui nous convie surtout à ses haltes, où il fait de nous les témoins d'interrogations qui nous concernent autant que lui, et qui, indissociables de la vie, surgiront tant qu'elle sera notre lot. Au bout de son chemin, Bouvier rejoint parfois un promeneur aux horizons volontairement plus circonscrits; pour Philippe Jaccottet, comme pour lui, les beautés de la vie ne sont peut-être telles que parce qu'elles s'inscrivent dans le fini, et que,

loin d'être des réponses, elles sont les signes ô combien fragiles d'une question sans cesse reprise:

Car cette splendeur semble avoir sa source dans la mort, non dans l'éternel; cette beauté paraît dans le mouvant, l'éphémère, le fragile; finalement, l'extrême beauté lui paraît peut-être dans l'extrême contradiction; dans la contradiction portée jusqu'à l'énigme et jusqu'à une énigme qui, à la réflexion, doit nous sembler aussi une folie: ailes de papillon, graines, regards...²³

Chez l'un et l'autre écrivain, la marche et ses temps d'arrêt nourrissent une vision du monde et éclairent la place que l'homme y tient; l'écriture qui les reprend assume dans les deux cas une mission dont l'ordre est proche de l'éthique. Grâce au choix du «moins», l'auberge d'Indigo Street et les falaises d'Irlande sont les lieux d'une révélation; ils permettent de mieux comprendre ces autres instants souverains vécus par le voyageur, ces minutes qui, dans «une lévitation plus sereine encore que celle de l'amour»²⁴, constituent «l'ossature de l'existence». Il en va de même, dans un décor d'emblée plus étroit où le paysage quotidien distille ses merveilles, du mont Ventoux sur lequel flottent les brumes de septembre, ou des haies fleuries d'un bocage du Vaucluse.

Daniel Maggetti
Université de Zurich

NOTES

¹ On peut, je crois, joindre à ces textes la *Chronique japonaise* qui, si elle se développe à partir du Japon, possède un caractère fort différent de celui du récit «primitif», ainsi que je le montre ci-dessous.

² «Écriture et voyage en Suisse romande, de Béat de Muralt à Nicolas Bouvier», in *La Licorne*, Poitiers, 1989, pp. 179-188; pour la citation qui suit, voir *ibid.*, p. 185.

³ Pour de plus amples considérations à ce propos, je me permets de renvoyer à deux études que j'ai consacrées ailleurs à la production de Nicolas Bouvier, à savoir «Mots d'ordre et ordre des mots. Poésie et prose dans l'œuvre de Nicolas Bouvier», in *Études de lettres*, Lausanne, n° 3, 1989, pp. 79-88, et «Iles de mémoire», postface au *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Lausanne, 24 Heures, 1990, pp. 133-146.

⁴ A ce sujet, voir la belle étude de Claire Jaquier, «Le voyage de l'allègement ou les chances de l'inconfort intellectuel. Un récit de Nicolas Bouvier: *L'Usage du monde*», in *Etudes de lettres*, Lausanne, n° 4, 1980, pp. 57-67.

⁵ Ces différences sont perceptibles surtout dans l'édition originale de *Chronique japonaise*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1975; la nouvelle édition, parue conjointement à Paris chez Payot en 1989 et à Lausanne aux Editions 24 Heures en 1990, donne de ce texte une version à la fois plus fragmentée (en parties et chapitres) et plus uniforme: le statut du «Cahier gris» y est nettement moins clair, d'autant plus que la différence typographique primitive n'a pas été conservée.

⁶ Comme celle contenue dans le texte de Bouvier sans doute le plus souvent cité, et qui débute par «Voyager: cent fois remettre la tête sur le billot...», in *Le Poisson-Scorpion*, Lausanne, 24 Heures, 1990, p. 40.

⁷ In *La Licorne*, art. cit., p. 184.

⁸ *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Lausanne, 24 Heures, 1990. Les références de pages données entre parenthèses dans le texte renvoient à cet ouvrage et à cette édition.

⁹ Outre «Le Cahier gris» de *Chronique japonaise*, qui semble réunir des feuillets intimes, je rappellerai des passages du *Poisson-Scorpion* (aux chapitres V et XVIII, par exemple), où apparaissent en outre des mentions de jours qui contribuent à donner au texte l'aspect d'un journal.

¹⁰ *L'Usage du monde*, Paris, La Découverte, 1985, p. 69; d'autres fièvres aux pp. 320-321, par exemple.

¹¹ *Ibid.*, p. 153.

¹² *Ibid.*, p. 134.

¹³ *Le Poisson-Scorpion*, op. cit., p. 37.

¹⁴ *Ibid.*, p. 100.

¹⁵ *Ibid.*, p. 126.

¹⁶ «Etait encore...», in *Le Dehors et le Dedans*, rééd., Genève, Zoé, 1986, p. 65.

¹⁷ «Sidéral», *ibid.*, p. 80.

¹⁸ *Le Poisson-Scorpion*, op. cit., p. 78.

¹⁹ Le premier dans *Nous à qui rien n'appartient*, Paris, Flammarion, 1931; la deuxième dans plusieurs textes dont *La Voie cruelle*, Genève-Paris, Jeheber, 1952.

²⁰ *Le Poisson-Scorpion*, op. cit., p. 104.

²¹ *Ibid.*, p. 40.

²² *Ibid.*, p. 52.

²³ Philippe Jaccottet, *La Promenade sous les arbres*, Lausanne, Bibliothèque des Arts, 1983, p. 38.

²⁴ *L'Usage du monde*, op. cit., p. 110, ainsi que la suite de la citation.